



VOL. IV.—No. 13.

MONTREAL, JEUDI, 27 MARS, 1873.

{ ABONNEMENT, \$3.50.  
{ PAR NUMERO, 8 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

L'ABBÉ C.-H. LAVERDIÈRE.

A l'étal de la marée, lorsque les matinées de Juin deviennent chaudes et embaumées, vous auriez pu voir au pied de l'escalier visqueux et verdâtre de la Douane de Québec, un prêtre de taille moyenne, à l'œil noir, vif, au teint basané, aux épaules carrées, détacher de son organeau le câble qui retenait prisonnière une solide et jolie chaloupe—comme on sait les construire dans l'île d'Orléans—pousser au large, puis, du vent plein les voiles, courir dans le baissant, vers les côtes verdoyantes du Château-Richer.

Impassible, la main sur la barre, le chapeau légèrement incliné par la brise qui passait, ce hardi marin qui disparaissait ainsi, petit à petit dans les profondeurs bleues de l'horizon, était l'abbé Laverdière qui, joyeux comme un écolier, s'en venait demander à sa paroisse natale, une journée de ce repos nécessaire par la nature aride et fatigante des importants travaux qu'il s'était imposés.

C'était là dans ce ravissant village du Château-Richer, que Charles-Honoré Laverdière était né, le 23 Octobre 1826.

Élevé pieusement et humblement par une honnête famille de cultivateurs, il puisa de bonne heure, sous le chaume paternel, ces sentiments de modestie et d'énergie qui firent l'honneur de toute sa vie.

Son cours classique fut rapide et brillant. Parmi ses camarades de classe se trouvait M. l'abbé Verreault, et dès cette époque date une vieille amitié qui, resserrée par les souvenirs de l'enfance et consolidée par les mêmes goûts historiques, n'a été brisée que par la mort.

Au sortir du collège M. Laverdière se voua à l'état ecclésiastique, et le 3 Octobre 1851, il était agenouillé aux pieds de Mgr. Baillargeon, qui pour la première fois conférait la dignité de la prêtrise.

Le jeune prêtre était arrivé à la réalisation du rêve de sa vie, et sa plétié exemplaire, sa profonde science du cœur humain, ses connaissances théologiques, l'inaltérable douceur de son caractère, le désignaient d'avance comme une précieuse acquisition pour une maison d'éducation.

Le Séminaire de Québec se l'agrégea, et pendant des années il fut successivement professeur de troisième, de seconde, de mathématiques, de physique, de chimie et de musique vocale et instrumentale, et plus tard nommé titulaire à la chaire d'histoire de l'Université Laval et conservateur de l'importante bibliothèque de cette institution.

C'était là, à travers les longues files où s'étaient ses livres chéris qu'il faisait bon de voir l'abbé Laverdière, la soutane toute poussiéreuse, les mains tachetées d'encre, expliquer comment l'Université avait obtenu possession des Heures de Marie Stuart, montrer ses collections d'incunables et faire toucher du doigt ses Alde, ses Estienne, ses Plantin et ses Elzévir.

Bibliophile comme l'étaient Charles Nodier et Brunet, comme sont encore Jacob, Edwin, Tross et Harris, il n'y avait pas un coin de cette vaste salle qui ne fût connu de l'abbé. L'hôte le plus petit, le plus obscur, était choyé à l'égal des plus précieux in-folios, et la collection de brochures canadiennes recueillies par ses soins, est peut-être unique en son genre. L'œil du maître rayonnait partout dans cette immense royaume de l'intelligence, et que de notes, de conseils, de renseignements précieux se sont éparpillés là, sur ce parquet, prodigués à pleines mains par ce modeste savant, qui donnait sa science au premier venu, avec la candeur et l'insouciance d'un enfant.

Nul, mieux que l'abbé Laverdière, avait su se rendre maître des secrets de notre histoire surtout depuis 1500 jusqu'à 1700, et lui seul connaissait et emportait malheureusement avec lui

une foule de choses curieuses sur cette époque reculée et si intéressante.

Ne refusant jamais un service, loyal, franc, délicat, d'une politesse exquise mais sans raffinerie, ayant toujours sur les lèvres une excuse pour ceux que l'on attaquait devant lui, l'abbé joignait à toutes ces charmantes qualités un grand amour pour le travail, sous quelque forme qu'il vint à lui, musique, peinture, beaux-arts, lettres ou sciences.

Chez lui, le sentiment artistique était on ne peut plus développé.

La musique le jetait dans des ravissements ineffables, et combien de veilles n'a-t-il pas consacrées à éditer le "Chansonnier des Collèges," les cantiques à l'usage des maisons d'éducation, les trois éditions des chants liturgiques, la dernière édition du Graduel et du Vespéral, la Semaine Sainte, le Rituel Romain et sa dernière œuvre, le Paroissien Noté.

Pendant plusieurs années il professa le dessin au Séminaire, et de mon temps, quelques-unes de ses compositions pleines de finesse et de délicatesse de ton, servaient encore de modèles aux élèves. En architecture son goût était d'une grande sûreté, et plus d'une fois—en récréation—il s'est amusé à modeler avec la pointe d'un couteau des petits navires ou des fouillis de sculpture pleins d'élégance et d'originalité.

Causeur aimable, d'une grande timidité avec les étrangers, mais doux, confiant et enjoué avec ses amis, l'abbé était comme tous les savants, d'une incroyable distraction.

Un soir—c'était dans le temps où tout le monde était soupçonné d'être Placide Lépine—il y avait réunion chez un de nos hommes de lettres. La biographie de l'abbé Casgrain venait de paraître, et je ne me rappelle plus trop comment cela était, mais ce Lépine avait trouvé le moyen de faire défiler pélemêle, là-dedans, M. Laverdière, le tombeau de Champlain et M. Stanislas Drapeau.

Ce malencontreux souvenir souleva de suite une longue dissertation de la part de l'abbé Laverdière, et peut-être aurait-elle duré longtemps, si elle n'eût été interrompue par un odeur trop accentuée, pour être agréable.

Des perquisitions sévères furent ordonnées séance tenante, et bientôt l'on découvrit que tout en discutant l'abbé avait allumé sa lanterne sourde, pour regagner sa chambre, mais que dans un magnifique mouvement oratoire il l'avait gravement glissée dans la poche de son manteau, où depuis cinq minutes elle se donnait à cœur joie de petits airs de volcan incompris.

L'abbé Laverdière écrivait difficilement, mais son style était d'une remarquable clarté et ses renseignements historiques d'une exactitude à toute épreuve.

Un jour, il se mit en tête de retrouver la chapelle que Champlain avait bâtie et dédiée à Notre-Dame de Recouvrance. D'ailleurs, aucunes données précises; mais, d'après l'abbé, les précieuses ruines devaient exister entre le presbytère et la cathédrale de Québec. Alors prenant son compas et son crayon, il esquisse un plan de la ville, telle quelle était en 1634, plan perdu depuis longtemps, mais qu'il refit d'après les anciens actes de concession, et un beau matin, la soutane retroussée, le pic à la main, l'abbé Laverdière ouvrait bravement la tranchée en arrière de la Cathédrale, faisant voler roches et poussière de droite, de gauche, et répondant flegmatiquement à ceux qui riaient de lui :

—Le mur est là, et il doit aller tomber près du maître-autel de la Cathédrale.

Soudain le fer grince sur la pierre; une étincelle jaillit, et l'abbé tout en sueur, passe sur son front un foulard à large carreaux, et jette un regard de joie sur ceux qui l'entouraient.

Notre-Dame de Recouvrance venait d'être retrouvée!

Cette patience à toute épreuve était indispensable à l'homme qui toute sa vie ne fit que des travaux de bénédictins.

En 1858, il fut chargé par le gouvernement de surveiller l'impression des Relations des Jésuites, trois tomes très-grands, in-8, à deux colonnes, qui contenaient toute la collection en quarante-huit volumes, imprimée à Paris au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, et devenue introuvable aujourd'hui.

Pour compléter cet immense travail, l'abbé Laverdière le fit suivre d'une table synthétique, véritable chef-d'œuvre de précision et d'analyse.

Plus tard, lors de la mort de M. Ferland, le Séminaire le pria d'éditer la seconde partie du cours d'histoire canadienne laissée inachevée par ce savant professeur, et comprenant les périodes de 1683 à 1759. Ce fut probablement ce travail qui lui suggéra l'idée de publier son "Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation," ouvrage devenu classique aujourd'hui et que M. l'abbé Cyrille Légaré apprécie en ces termes :

"Les événements s'y développent avec clarté. Les faits y sont présentés avec ces détails particuliers, qui permettent de les retenir. Le style y sait unir la simplicité à la correction. M. Laverdière n'avait qu'un but en publiant cet abrégé : aider les élèves à étudier nos annales. Il a fait plus, il a composé un livre qui attache le lecteur et lui procure le plaisir de rafraîchir sa mémoire, sans la condamner à l'aridité ordinaire à ce genre d'écrits."

Vers cette époque se place aussi la publication de différents opuscules sur la découverte du tombeau de Champlain, sur Notre-Dame de Recouvrance, ainsi qu'une brochure "à la mémoire du Père Enémond Massé, S. J.," cette dernière, en collaboration avec l'abbé Casgrain.

Il trouvait aussi le temps d'écrire dans *L'Abeille*, journal publié par les élèves du Séminaire de Québec, et rédigé au jour le jour—suivant l'ancienne tradition—la relation de ce qui se passait de plus remarquable sous ses yeux. Ce dernier travail est inédit. Il en est de même d'un catalogue complet des élèves qui ont étudié au grand et au petit Séminaire, ainsi que quelques pages d'un nouvel ouvrage classique sur l'histoire du pays.

L'œuvre de toute sa vie, les deux grands ouvrages qui porteront à la postérité le nom de M. Laverdière, seront les "Œuvres de Champlain" et le "Journal des Jésuites," ce complément indispensable des Relations, mais plus libre dans ses allures, comme le disait lui-même l'abbé. Fait en collaboration avec M. l'abbé Casgrain, ce dernier travail, "s'occupe naïvement à consigner jour par jour une foule de détails intimes qui pouvaient être utiles non-seulement aux membres de la Compagnie de Jésus, mais encore à tous ceux qui plus tard voudraient étudier à fond notre histoire. Ces détails peu importants alors, sont aujourd'hui d'un grand intérêt, à cause de la lumière qu'ils peuvent jeter sur ces époques reculées."

Cet ouvrage édité avec un grand luxe typographique par M. Brousseau, est devenu rarissime aujourd'hui. Détruit par un incendie, à peine y en a-t-il quatre-vingts exemplaires en circulation, dont cinquante appartiennent au gouvernement fédéral.

Les "Œuvres de Champlain" faillirent avoir ce sort.

Nul ne pourra redire toute la vigueur et la constance qu'il a fallu pour mener à bonne fin cette entreprise colossale. Depuis déjà six ans, M. Laverdière rêvait d'offrir au public une source historique qui menaçait de se tarir d'un jour à l'autre, car l'édition originale des "Œuvres de Champlain" se faisait de plus en plus rare, et l'on ne connaissait guère qu'un seul exemplaire du Voyage de 1603, celui de la Bibliothèque Impériale de Paris.

Ce rêve longtemps caressé, devient tout à coup réalisable. M. George Desbarats mettait à la disposition de l'Université,